

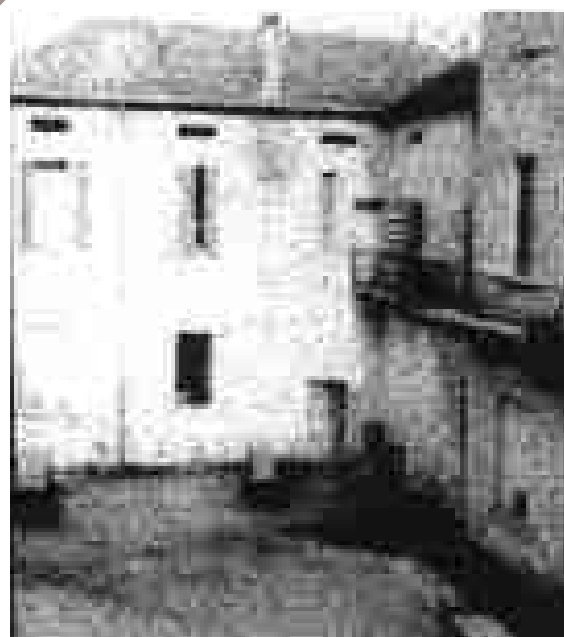
La première fois.

En ce juillet commençant, l'odeur de la menthe, dans mon jardin lorrain, s'est annulée soudain devant celle, sauvage, désormais éternelle pour moi, mêlée aux stridulations solaires des cigales, et respirée lors d'une première promenade à la découverte des environs de Manerba-del-Garda, en Italie, il y a 40 ans exactement. Tout ce que j'ai appris depuis sur ce pays, tout ce que j'y ai vécu, n'ajoute rien de fort comme cette première rencontre avec la réalité italienne.

J'avais 11 ans.



La veille, après un très long voyage par le train, de nombreux changements et correspondances aléatoires, nous étions enfin parvenus à cette petite gare de Desenzano-del-Garda où nous attendait, sous les lauriers-roses, un autocar bleu, tout rutilant de chromes, pour effectuer la dernière étape de notre odyssée transalpine. Après avoir longé sur notre droite



La « Scuola », première demeure italienne de la colo.



Dans le train pour l'Italie, Monsieur l'abbé Kelsch, le fondateur.

pendant une petite demi-heure, un mystérieux scintillement d'azur à la fois proche et lointain - le Lac de Garde, que, selon les hasards du trajet, la mousse bleuâtre des oliviers ou les flammes sombres des ifs et des cyprès dissimulaient parfois à nos jeunes regards éblouis, nous nous engageâmes dans des ruelles étroites et obscures. Si resserrées que nous aurions pu en toucher les murs ocres alors que le klaxon de notre véhicule bleu répercutait dans le dédale des rues les échos de ses éclats métalliques et musicaux.

Au son inouï de cette fanfare, nous entrâmes dans Manerba. Aussitôt nous découvrions la "colo" installée dans la "scuola" du village, dont le frais préau de marbre grossier abritait, fixée



Sur la route du « porto Dusano »,
chapelle San Giorgio

à un mur, une plaque commémorant le passage dans la bourgade du grand Garibaldi.



Ce matin là, donc, notre petit groupe partit explorer les alentours de notre première demeure en terre italienne. Prions-nous conscience, à cet instant, d'être les pionniers d'une aventure qui, 40 ans plus tard, se poursuit ; d'être les protagonistes, sortes de jeunes dieux fondateurs d'une mythologie dont je tente ici de retrouver l'instant premier ?

À la sortie du village, après le hameau de Montinelle, nous suivîmes une route étroite grimpant vers ce que nous apprendrions plus tard à nommer "la Rocca".

Une dernière courbe de ce qui s'était mu en un chemin encore ombragé mais rocailleux et poussiéreux, et nous découvriâmes une éminence rocheuse, aride et nue, venteuse, inondée d'une lumière chaude, bruisante d'insectes, toute

traversée de parfums mentholés, dont le sommet, à quelques dizaines de mètres devant nous s'annonçait, signalé d'une haute croix de métal rouillé.

J'étais soudain devenu cet endroit-même, cette ascension émerveillée ; mes compagnons d'exploration n'existaient plus. Sans doute le brise chaude qui animait les pentes de la Rocca les avait-elle fait disparaître. Seuls existaient mes pas cinglant les herbes sèches parsemées de chardons et de mauves sauvages, soulevant les parfums de menthe et de thym, déplaçant les cailloux, mes yeux éblouis de cette intensité solaire tirant le bleu du ciel vers un blanc laiteux et ma tête baignant dans cette immensité brusquement déployée.



Sur les pentes de la Rocca .
1962

Aucune idée, nulle pensée réfléchie : uniquement ces fortes et simples sensations comme absolue identification avec ce lieu subitement décelé.

A un moment, je crois, j'ai couru, comme il est naturel, vers ce ciel, vers le faite de ce tertre...

Alors ont surgi d'abord les montagnes, dans la solennité douce de leurs lignes qu'estompait une légère brume violine ; puis le ciel myosotis a semblé s'évanouir, et le lac d'un coup s'est étendu, comme un royal nouveau-né, sous mon regard... Je découvrais à 11 ans la beauté du monde.



Alain, ou ses vertes années manerbiennes.
1960

Depuis ces instants, l'Italie pour moi s'est enclose dans cette émotion :

vous avez 11 ans, vous courez vers le ciel dans la hâte juvénile de savoir ce que cache la courbe de la côte qui au fur et à mesure de votre course s'abaisse devant nous, et tout bascule... Légèrement essoufflé, vous demeurez muet devant un pays insoupçonné qui d'un coup, pour toute votre vie, vous a dévoilé ses enchantements, et par là, ceux du monde...



Je sais, bien sûr, que ce pays vieux de 40 ans n'existe plus dans la réalité "séculière". Je l'ai constaté pour y être retourné il y a quelques années, pour y avoir refait cette mythique

ascension... La mélancolie ne pouvait qu'être au rendez-vous : on ne dévoile pas deux fois la beauté du monde.

Pourtant ce sentiment primordial de bonheur renaît à chaque fois que le hasard associe, dans la réalité d'aujourd'hui, deux ou trois des sensations présentes en ces instants anciens : cris d'insectes gorgés de soleil, parfums méditerranéens, souffle chaud du vent, ciel de lait, bleuté et lumineux... Ce bienheureux sentiment renaît



A la « Scuola », travaux manuels
à l'ombre du marronniers.
1960

pour projeter sur le présent parfois terne son éternel émerveillement de la beauté des choses.

Se mirent en place, par la suite, les autres éléments de la mythologie "manerbienne", ceux d'une colonie française implantée en terre exotique, odorante et chantante : les amitiés qui se tissent avec la force de durer une vie

entière ; les jeux sous le soleil ou les étoiles, autour des feux, ou dans l'ombre murmurante des oliviers ; les grains de raisin encore verts qu'on grappille le long des chemins des randonnées aventureuses ; la poésie du quotidien d'une petite communauté qui, au cours des années, se donne des règles de vie collective ; le parler délicieux des habitants curieux de notre présence pionnière ; les premiers mots d'italien laborieusement prononcés et cependant compris ; le rite de la sieste paisible et créative ; celui du bain au pied de la Rocca tutélaire ; les voyages en bateau, les excursions qui nous ouvrent l'esprit et nous entrouvrent l'histoire, la géographie, l'économie, les moeurs des Italiens...

Tout cela s'écrivit au fil des ans, grâce aux jeunes gens que nous fûmes, aux jeunes filles, aux femmes, aux enfants, aux hommes qui vinrent ensuite prolonger l'histoire de notre colonie. Tout cela mériterait d'autres récits dont les images reviennent, alors que d'autres, à ce moment



La Rocca vue de l'île « aux lapins blancs ».



« E la nave va... »
1960

précis, sont en train de s'inscrire dans de jeunes mémoires, là-bas, à la Villa Pusunaro la nouvelle demeure, 40 ans après cette "première fois", mais c'est cette ascension de la Rocca qui continue de fulgurer en ma mémoire.

Daniel Ferry.

